

— Et les sept femmes disparues, s'il vous plaît ! qu'en avez-vous fait ?

— Mais, ma chère, les femmes qui viennent chez les princes sont des oiseaux voyageurs. Vous dites sept, don Juan dirait sept mille. Elles sont parties comme elles sont venues.

— J'aime à croire, dit la comédienne, qu'elles sont parties avec la rosée de diamants du matin.

— Ma belle amie, je n'ai jamais compté mes diamants et je n'ai jamais vu lever l'aurore.

Or, ce fut cette comédienne que le prince conduisit à l'hôtel-de-ville un soir où il n'y avait que dix mille personnes.

Aussi la reconnut-on tout de suite dans la lumière des diamants.

Ce furent les courtisanes du monde qui s'indignèrent — de voir tant de diamants !

XIV

La demi-duchesse ou les misères de l'argent

Les conteurs d'histoire continuaient à montrer des taches au soleil.

Il serait curieux pour l'esprit, à l'heure où il y a tant de chercheurs d'or, d'étudier ceux qui cherchent encore le bonheur ; ce sont les retardataires.

Le bonheur, c'est le rêve du lendemain, — même à l'heure de la mort !

Il y a à Paris des hommes qui passent pour être heureux et qui le sont un peu moins que les autres, parce qu'on ne leur reconnaît ni esprit, ni talent, ni caractère. On dit : — C'est un homme heureux, — et tout est dit.

On disait d'Alfred Eberstein : « C'est un homme heureux. »

Alfred Eberstein est un vrai Parisien sous son masque d'outre-Rhin. Il est né à Paris, et ne conserve, comme souvenir de son origine, que du vin de Johannisberg, récolté dans les vignes de sa grand'mère, un peu cousine du prince Metternich.

Alfred est né dans la haute banque. Il a appris à pleurer, à rire et à chanter sur l'air des pièces de cent sous. Aussi, quand il fut au collège et qu'on lui enseigna, dans les philosophes, le mépris des richesses, il décida dans sa sagesse que les philosophes avaient raison. On lui avait tant parlé d'argent à la maison, que la science, la liberté, la poésie, lui semblaient les vraies déesses de la fortune.

Quand il sortit du collège, il envia beaucoup le sort des pauvres diables qui avaient étudié avec lui et qui allaient suivre leur destinée, qui dans les arts, qui dans les lettres, qui dans les hasards des combats et des voyages. Quelques-uns, il est vrai, lui empruntaient un louis (né banquier, il était déjà le banquier — *in partibus* — de tous ses amis); mais il

se disait que son argent serait plus gai dans leurs mains que dans les siennes.

Retenu dans les devoirs de la maison, — je veux dire de la banque paternelle, — il ne vivait qu'à demi, sa jeunesse portait un cilice, il allait tristement à la Bourse en songeant au musée du Louvre. Il se croyait un peintre et il se résignait à voir peindre les autres. Il avait de beaux chevaux; mais quand il était en calèche à quatre chevaux pour aller parier aux courses de la Marche et qu'il rencontrait à pied un de ses insoucians amis, il disait tristement :

— Ce n'est pas moi, c'est lui, qui mène la vie à quatre chevaux.

Il avait beaucoup d'esprit, mais le monde ne lui accordait que beaucoup d'argent.

Dès qu'on le rencontrait, on ne lui demandait des nouvelles ni de son cœur, ni de ses rêves, ni de ses études, ni de ses amis; mais de la Bourse, du trois pour cent, du crédit de San Francisco, du chemin de Tombouctou et de la banque de Seringapatam.

Il avait une figure intelligente et bonne, qui pour tout autre eût été la beauté; mais il était

comme ces portraits de maîtres qui sont éclipsés par les richesses du cadre. Au lieu de voir sa figure, on voyait son or.

Il n'était pas comme Fontenelle, qui fermait ses mains pleines de vérités, il ouvrait ses mains pleines d'or. Il n'avait dans sa chambre qu'un tableau, c'était *la Charité* d'André del Sarte, qu'il avait copié lui-même quand il espérait devenir peintre. On ne lui demandait jamais deux fois son argent pour une bonne œuvre.

Alfred aimait à sortir à pied pour deux raisons. La première, pour fureter chez les marchands de bric-à-brac ; la seconde, pour faire, comme il le disait, l'aumône de la main à la main.

— Comme tu caches les louis que tu donnes ! lui dit un jour un de ses amis.

— C'est pour ne pas décourager ceux qui donnent un sou, répondit-il.

Vint un coup de bourse qui le ruina d'un seul coup, parce qu'il ne voulut pas ruiner les autres. Il paya tout le monde, excepté lui, après quoi il courut à l'atelier d'Eugène Delacroix.

— Enfin, lui dit-il, me voilà libre : tout mon

temps et pas une obole ! J'ai dépensé mes derniers louis pour acheter une palette et des pinceaux. Moi aussi j'ai droit au travail.

Eugène Delacroix, qui était un philosophe, l'embrassa pour ce beau trait de résignation.

— Mais j'y songe, lui dit-il tristement, si ceux qui nous achètent des tableaux se mettent à en faire, si tout le monde a droit au travail, il n'y a plus d'art possible. D'ailleurs, je suis un mauvais maître ; allez au Louvre, peignez pendant un an des figures de Paul Véronèse ; la seconde année, peignez l'*Antiope* de Corrége ; la troisième année, peignez sous l'inspiration de Léonard de Vinci. Après quoi vous serez un peintre, car si vous n'avez pas le génie en vous, vous vous rebuterez au bout de six semaines.

Alfred comprit qu'il était trop tard.

— Je suis destiné à traîner mon boulet d'or et d'argent, dit-il en rentrant chez lui.

Au bout de quelques jours un des rois de la finance l'appela et lui demanda des conseils sur de nouvelles institutions de crédit. On avait le chaos sous la main, Alfred y répandit la lumière.

— La Turquie vous devra sa fortune, lui dit le grand financier quelques jours après.

— Je la tiens quitte, répondit Alfred.

— Je vous forcerai à redevenir riche.

— Eh bien ! je me laisserai faire : il faut bien se résigner à son sort. Je suis né riche, je mourrai riche. Mais, comme disent les vaudevillistes, la fortune ne fait pas le bonheur. Si j'étais né pauvre, je ne voudrais pas m'enchaîner dans les richesses ; malheureusement j'ai l'habitude de remuer beaucoup d'argent, et, depuis que je suis ruiné, je me crois un général sans soldats. Refaites-moi donc riche.

Alfred rouvrit sa banque, le crédit lui revint les millions s'enhardirent et frappèrent à sa porte. Au bout de quelques jours, les millions faisaient queue dans la cour de son hôtel.

— Maintenant, dit-il un matin d'un air décidé, je veux que ma fortune ne serve qu'à mon bonheur.

Il alluma un cigare, et s'en alla se promener sur le boulevard des Italiens.

Une jeune fille vint à passer à côté de lui.

Elle était si belle et si pâle, elle marchait avec tant de distinction, elle semblait si dédai-

gneuse de se montrer à tous les désœuvrés armés du lorgnon, qu'il vint à Alfred cette belle idée que cette jeune fille était son bonheur qui passait sur l'asphalte.

Mais il se rappela la légende allemande : « Le bonheur a un frère qui marche toujours avec lui : c'est le malheur.

— Il faut que je voie son pied, dit Alfred en dépassant la jeune fille.

Il n'était pas assez physionomiste pour voir le pied d'une femme sans le regarder.

Nous ne sommes plus au temps où l'on voyait le pied d'une femme de quelque côté qu'on la regardât passer. Les robes à queue ont été inventées par la reine Berthe aux grands pieds.

Mais le pied de la jeune fille ne sortait pas de dessous sa robe.

— Cependant, dit Alfred, je ne permettrai jamais à mon cœur d'être amoureux d'une femme dont je n'aurai pas vu le pied.

Il fut enfin servi à souhait. Une rafale venue de la rue du Helder prit en pleine voile la robe de la jeune fille et la souleva jusqu'à la cheville.

— Le joli pied ! dit-il tout haut, emporté par son admiration.

La jeune fille rougit, mais lui sut gré de cette exclamation. Tant d'autres, au passage, n'avaient parlé que de ses beautés plus visibles.

Il était seulement onze heures et demie du matin. D'où venait cette jeune fille, avec sa figure poétique et son joli pied ?

Si je savais seulement où elle va ! se demanda Alfred.

— Je le sais bien, lui répondit un de ses amis qui le voyait jouer cette comédie sentimentale et qui se posa devant lui comme sa conscience. — Cette belle fille vient de l'amour et elle va à l'amour, — comme Alfred Eberstein vient de l'argent et va à l'argent. — Je vois encore que si l'argent veut connaître l'amour, l'amour veut connaître l'argent.

— Ah ! c'est toi, murmura Alfred, qui n'écoutait pas. N'est-ce pas qu'elle est merveilleusement belle ?

— Elle est aussi belle que tu es riche. Aussi, je suis sûr que la destinée des amoureux vous a jetés tous les deux sur le boulevard ce matin

pour que celui qui cherche l'amour rencontre celle qui cherche l'argent.

— Tu calomnies cette femme. C'est quelque héroïne de Shakespeare, Ophélie ou Juliette.

— Oui, Ophélie ou Juliette qui vient de déjeuner d'un roastbeef et qui se promène avec le miroir aux alouettes.

Celui qui avait parlé ainsi était un poète, — un simple poète, — qui venait sur le boulevard faire sa petite bourse. Il ne croyait à rien, pas même à ses vers, ce qui est le dernier mot du scepticisme.

Le plus poète des deux, c'était le banquier, car le banquier avait gardé la jeunesse du cœur, le poète avait dépensé le sien comme un enfant prodigue qui n'a pas d'autre argent comptant.

C'étaient deux camarades de collège : le premier était allé à la poésie, le second à l'argent. Mais le poète cherchait l'argent pour bâtir son bonheur, tandis que le banquier voulait sortir de son argent pour être heureux.

Cependant ils suivaient toujours la jeune fille.

— Tu vois bien cette jeune femme que nous suivons comme un mirage, dit Alfred ; je ne sais pourquoi je m'imagine que mon bonheur est attaché à ses pas, ou plutôt que mon bonheur c'est elle.

— Eh bien ! dit le poète, je t'en fais mon compliment : tu choisis bien l'image de ton bonheur. Tout le monde voudrait voir ainsi son bonheur marcher devant soi.

A cet instant, un flot de promeneurs arrêta au passage les deux amis.

— Vous ne savez pas la nouvelle ? On dit que nous aurons la guerre.

Alfred pâlit.

— Je vends quarante-cinq mille francs de rentes dont un. — Je vends quatre-vingt-dix mille dont dix. — Je vends ferme. — Je vends à prime.

En un mot tout le monde voulait vendre. On craignait une forte baisse. Le jeune banquier était surchargé de mille et une valeurs qui allaient perdre vingt cinq pour cent.

— Ah ! mon Dieu ! dit-il tout à coup à son ami, j'ai perdu de vue cette jeune fille.

Mais le poète lui-même n'était plus là, il

vendait tout ce qu'il avait — et tout ce qu'il n'avait pas.

Durant tout un mois, Alfred s'enferma dans sa banque comme dans une citadelle battue en brèche. Il mettait toutes ses forces en mouvement pour conjurer la baisse, cette ennemie dévorante qui engloutit tant de fortunes à cet horrible et bruyant festin qui commence à la Bourse et qui finit au passage de l'Opéra.

Il voyait çà et là passer dans son imagination envahie par les chiffres, la pâle et charmante apparition du boulevard des Italiens. Mais il avait beau vouloir s'arracher à ses préoccupations pour suivre cette fraîche image, il lui semblait la voir tout habillée de titres et de rentes, d'actions de chemin de fer, de billets de banque, comme Mozart amoureux, qui voyait toujours la robe de Sophie Arnould, rayée comme un papier de musique et bariolée des airs de Don Juan.

J'oubliais de dire qu'Alfred avait une ou deux maîtresses. Comme il était beau et spirituel, on le prenait sans doute pour sa figure et son esprit ? Nullement, on le prenait comme banquier. Certes, c'était un homme de qualité ;